

## CONSERVATISME ET CHANGEMENT

### CHEZ LES INDIENS MICMACS

par

le R. Père Adrien, o.f.m.cap.

La tribu algonquinienne des Micmacs est une des premières, sinon même la toute première, à avoir été en contact avec les Blancs en Amérique du Nord, à cause de la situation de son habitat, qui couvre tout l'est du Canada, de la Gaspésie à l'Atlantique, autrefois jusqu'à Terre-Neuve. Français, Anglais, Canadiens, l'ont tour à tour soumise à la pression toute-puissante de leur culture.

Dans la province de Québec, les Micmacs habitent deux Réserves, celle de Ristigouche et celle de Maria, toutes deux dans le comté de Bonaventure. La première, à l'embouchure de la rivière Ristigouche, compte 872 individus; celle de Maria, près du village gaspésien du même nom, compte 275 personnes. Tous les faits auxquels se réfère cet exposé ont été recueillis par l'auteur dans ces deux Réserves, de 1953 à 1955.

Dans son récent ouvrage sur les Micmacs, Wallis,\* frappé des changements survenus dans leur culture depuis quarante ans, en vient à se demander si la survivance de la tribu micmaque n'est pas chose artificielle, si les Micmacs ne restent groupés que par l'appât de la protection du gouvernement: ayant perdu toute originalité, toute culture propre, ils n'ont plus de raison de demeurer à part, en tous cas ils n'en auraient pas les moyens si on les laissait à eux-mêmes: tel est le raisonnement qu'il propose implicitement (sans d'ailleurs conclure).

Je n'oserais certes m'engager à prédire les effets d'une émancipation éventuelle, mais je me crois en droit de contester les prémisses de ce raisonnement. Wallis avait connu les Micmacs à une époque où il subsistait encore beaucoup d'éléments anciens dans leur

\* Wilson D. Wallis and Ruth Sawtell W.- The Micmac Indians of Eastern Canada, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1955, voir pp. 270-271.

culture; aujourd'hui, il ne peut manquer d'être frappé par les changements survenus, et, un peu désabusé, il prend une vue pessimiste. Pour ma part, ayant abordé l'étude des Micmacs dans une tout autre perspective, j'ai plutôt été frappé de la quantité relativement considérable de survivances et de la puissance des facteurs de conservation. Sans doute, les changements sont indéniables, encore que moins nombreux qu'on ne croirait; mais les éléments qualitativement les plus importants, les éléments psychologiques et moraux: croyances, sanctions, valeurs reconnues et poursuivies ... sont demeurés substantiellement inchangés, assurant ainsi la permanence d'une culture authentiquement mic-maque, sous un masque emprunté. C'est ce que je me propose de faire ressortir en rapportant ici mes principales constatations dans les aspects suivants de la culture: 1) la culture matérielle; 2) la langue; 3) la mythologie, les croyances, la magie; 4) les comportements moraux, sociaux, religieux.

## I. CULTURE MATERIELLE

La culture matérielle a été la première et la plus profondément affectée par le contact culturel avec les Blancs. Dans le costume, l'habitation, l'outillage, on ne trouve plus guère d'éléments vraiment anciens; les derniers canots d'écorce et les derniers wigwams ont disparu vers 1910. A première vue, rien ou à peu près ne distingue les Micmacs de leurs voisins Blancs. Ce serait toutefois trop simplifier que de dire qu'ils ont purement et simplement abandonné leur culture matérielle ancienne pour la remplacer par celle des Blancs. Il faut noter tout d'abord qu'il y a eu une certaine sélection dans les emprunts: ainsi par exemple, pas plus tard que l'an dernier, les Indiens de Maria ont refusé carrément certaines installations hygiéniques qui nous paraissent bien essentielles, alléguant que "ce ne sont pas des choses à mettre dans une maison." Par contre, certains éléments comme la vannerie, très développée à Maria, et considérés par tous, Indiens et Blancs, comme spécifiquement indiens, sont d'introduction relativement récente.

Quant aux objets d'invention indigène ancienne, j'ai pu constater que leur disparition n'est pas toujours aussi entière qu'on le croirait, ni toujours attribuable à la reconnaissance de la supériorité des inventions correspondantes des Blancs. Ainsi, un vieillard de Maria m'a décrit très exactement la

technique de la construction des canots d'écorce; et comme je lui demandais pourquoi on n'en fabriquait plus, il me répondit que c'était à cause de la disparition presque complète des bouleaux de grande taille capables de fournir la matière première.

Par ailleurs, c'est souvent la recherche du prestige et la crainte de passer pour "sauvage" qui font abandonner certains éléments anciens et adopter les nouveautés modernes. Là où ce motif n'existe pas, par exemple dans l'ameublement et la décoration intérieure des maisons, on note un conservatisme beaucoup plus prononcé.

## II. LA LANGUE

Si nous passons au domaine de la langue, nous remarquons des phénomènes entièrement différents et à certains égards diamétralement opposés. Ici, le conservatisme triomphé nettement: les Micmacs en effet parlent encore couramment leur langue; c'est par elle que se fait la première enculturation, et c'est l'intermédiaire habituel des communications des Indiens entre eux. Par ailleurs, tous savent plus ou moins bien l'anglais -- appris à l'école et dans les contacts avec les Blancs -- qu'ils utilisent avec les Blancs. A Maria, il y a une certaine tendance vers le français, plus commun que l'anglais dans la région. L'attachement des Micmacs à leur langue est conscient, voulu, considéré par les Indiens eux-mêmes comme un critère essentiel de loyauté nationale. L'abandon de la langue est regardé comme une trahison. A Maria, il y a un individu qui veut à tout prix passer pour Blanc: tout en parlant couramment micmac avec ses congénères, il feint devant les Blancs d'ignorer sa langue, et refuse de l'enseigner à ses enfants; aussi passe-t-il pour un transfuge aux yeux de la communauté: "These people, they don't even speak Indian; why do they send their children to our school?" me disait une jeune écolière en parlant de cet homme et de sa famille.

Malgré tout, la langue subit quelques altérations: les néologismes empruntés à l'anglais l'envaissent. Une automobile, "en micmac," se dit ... car. On compte ordinairement en anglais..... Mais somme toute, ces changements ne sont pas d'une grande importance. Ce qui importe surtout, c'est que la conservation de la langue ne peut manquer de perpétuer certains modes originaux de penser et de sentir: c'est ce que nous allons vérifier.

### III. CROYANCES, MYTHES, MAGIE

Le Micmac ne voit sûrement pas le monde comme nous le voyons. Ainsi, pour nous, un remède est un produit chimique agissant physiquement sur l'organisme; il est bien autre chose pour le Micmac: volontiers il utilise les produits pharmaceutiques des Blancs, volontiers il se fait soigner par le médecin ou l'infirmière. Mais il est loin d'avoir abandonné la médecine indigène, à laquelle il recourt dans les cas les plus simples, ou lorsque la médecine des Blancs a échoué. Le plus souvent, il emploie parallèlement les deux médecines: la médecine indigène, conçue comme douée de pouvoir magique et devant assurer l'efficacité de la médecine blanche, cause physique, un peu à la façon dont le chrétien recourt à la fois à la prière et au traitement médical. Une jeune femme, qui devait partir le lendemain pour le sanatorium, me disait: "I'm sure I gonna be cured, because somebody gave me a good Indian medicine." Aucun des nombreux Indiens que j'ai interrogés n'a mis en doute l'efficacité de la médecine indigène. Quand tout le reste a échoué, le dernier espoir de salut demeure dans les décoctions et cataplasmes de la pharmacopée indigène. Il en est d'étranges, comme ce remède contre la coqueluche, en usage à Ristigouche: faire bouillir pendant trois heures une corneille entière, avec plumes et entrailles, et ... boire le jus. Peut-être faut-il voir là une application de la magie imitative: le cri de la corneille ne ressemble-t-il pas à la toux du coquelucheur?

Au reste, la médecine agit moins par elle-même que comme instrument du pouvoir personnel du guérisseur. Il ne suffit pas de connaître la recette, il faut avoir le droit et le pouvoir d'utiliser le remède, pour qu'il soit efficace. (Ceci ne s'applique pas à certains remèdes d'usage courant contre les maux bénins, et qui ne sont pas réservés.) Il faut payer celui qui donne la médecine, autrement elle sera inefficace: après avoir mentionné à une femme de Maria un remède contre l'asthme que j'avais appris d'un Indien de Ristigouche, elle me dit qu'elle écrirait à cet homme et lui demanderait de cette médecine pour son mari, en n'oubliant pas de joindre un dollar à sa lettre, car autrement la médecine n'agirait pas. Or elle aurait pu tout aussi bien cueillir elle-même la plante médicinale en question, aussi commune à Maria qu'à Ristigouche.

Ce guérisseur de Ristigouche a été un de mes principaux informateurs. J'ai retiré de ses confidences l'impression qu'il se considérait doué de pouvoirs particuliers qu'on ne peut appeler que magiques. Sa mère, disait-il, était "medicine-woman," et c'est d'elle qu'il tenait sa connaissance étendue des remèdes indigènes. Mais il y a, ajoutait-il, un autre moyen d'apprendre des remèdes: c'est le rêve. "Sometimes people learn a new medicine through a dream. They dream of a medicine, and then they go in the woods and find it."

La maladie est souvent conçue comme le résultat de la sorcellerie, à moins que ce ne soit un châtiment de Dieu; et il en est de même de tous les événements fâcheux, de tous les malheurs privés ou publics. La malchance, la "bad luck," est ordinairement attribuée à la malveillance ou vengeance d'un sorcier ou ... du prêtre, qui passe pour avoir à sa disposition le pouvoir de châtier les méchants et les indisciplinés:

"There is too much drinking ... people do bad, and if something happens they say that the priest wished them bad luck: they just wish bad luck on themselves ... That woman who broke her leg, that was a punishment from God. Our bridge burnt, and now some are sick ..... that's a punishment." (J.B., Maria.)

Cette conviction au sujet des pouvoirs maléfiques du prêtre est tellement ancrée qu'on a vu l'hiver dernier à Maria une forte tête de la Réserve se jeter à genoux dans la neige au passage du prêtre et le supplier de lui enlever la "bad luck" qui lui avait été infligée, croyait-il, en punition de sa mauvaise conduite. Il suffit que le prêtre commette l'imprudence de dire en chaire que Dieu ne laissera pas impuni tel ou tel crime, pour que ceux qui ont conscience d'en être coupables s'estiment sous le coup d'un "bad wish" porté par le prêtre. Quand il est à jeun, l'Indien ne se permettrait jamais une insulte ou même une réponse arrogante au prêtre; quand il veut "lui parler," il prend la précaution de puiser un peu de courage dans la bouteille ... mais infailliblement, dans les quelques jours qui suivent, on le voit revenir tout penaud solliciter son pardon. L'attitude de ces catholiques (ils le sont tous) à l'égard du prêtre semble donc inspirée par une réinterprétation qui en fait une sorte de sorcier.

D'autres personnages sont doués de pouvoirs magiques: tout d'abord le buowin ou sorcier, ou plutôt sorcière, car tous nos informateurs insistent que c'est régulièrement une femme. (Il n'en était pas ainsi autrefois.) Il n'y en a plus aujourd'hui, nous dit-on, du moins pas chez nous: ceux de Ristigouche prétendent qu'il y en a à Maria, ceux de Maria en gratifient leurs congénères de Ristigouche, ou du Nouveau-Brunswick, ou même les Iroquois de Caughnawaga. La sorcellerie est disparue ou en train de disparaître, dit-on, parce que désormais la religion est trop forte. Le buowin n'agit que pour faire du tort; personne ne mentionne d'autres moyens d'action magique que le "bad wish" ou mauvais œil, d'ailleurs parfaitement suffisant pour causer une maladie, un accident, même la mort. A Maria, il y a un détraqué dont la manie est de voler des automobiles, ce qui naturellement lui a attiré bien des ennuis: or on attribue communément sa folie à la vengeance d'une buowin du Nouveau-Brunswick, et c'est ce que lui-même prétend. Un informateur de Maria nous a raconté: "There was a witch a few years ago in New Brunswick, an old woman. People used to go to her and gave her two dollars and she would use her witchcraft for them." Et il ajoute qu'on peut reconnaître les sorcières à ce trait spécial de signalement: "two curls of hair on each side of their forehead, like two horns, which they hide carefully."

Le buowin est couramment considéré comme un individu qui a vendu son âme au diable ... "and he got it all right," ajoutait notre informateur. Comme évidemment personne ne tient à passer pour un suppôt du diable, on ne trouve plus d'individu possédant ouvertement le statut et la fonction de buowin. Mais il n'est pas téméraire de penser que l'on puisse se livrer occasionnellement à la magie, ou même d'une façon suivie, mais toujours clandestine. A Ristigouche, celui qui veut attirer le malheur sur la maison de son voisin met un crucifix dans la fenêtre, dans la direction de la maison de son ennemi. A Maria, il y a au moins un individu dont tout le monde dit fort sérieusement qu'il est un vrai démon, ou qu'il est possédé du démon, "mento," à cause de sa malveillance, de sa méfiance toujours aux aguets, et parce qu'il est sous le coup de la malédiction pour avoir enfreint l'interdiction de verser le sang le Vendredi Saint.

Pour compléter l'image du buowin, disons qu'il ou elle peut enlever le mauvais sort, ordinairement en donnant un petit morceau de racine, ou quoi

que ce soit: ainsi on raconte à Maria que la vieille L.M. avait jeté un sort sur deux chasseurs: leurs pièges restaient vides. Les chasseurs allèrent la voir, lui firent des menaces, et elle leur donna un petit morceau de truite; après avoir touché leurs pièges, la chance revint.

Une autre catégorie de magiciens, mais bons, est celle des "ginap." C'est toujours un homme, doué d'une force herculéenne et de double-vue, champion de la tribu ou de la localité: une sorte de "Superman," dit John B. de Ristigouche. Le ginap sait tout ce qui se passe dans le camp ennemi ou dans les autres réserves. Autrefois les ginap de différentes tribus ou réserves avaient des batailles formidables entre eux. A Maria on montre l'empreinte laissée dans le roc par les pieds d'un ginap qui s'y enfonçaient profondément sous ses pas puissants. "In Maine an Indian told me about a ginap who gave a sample of his power by just dropping his knife on the floor and it penetrated about six inches deep." (D.C., Maria.)

Quelquefois les combats entre ginap avaient lieu en rêve: "they also used to fight in their dreams; the one who is defeated must have forgiveness from the other, otherwise he will be defeated if he has a fight." (D.C.)

Enfin, sans être magiciens, beaucoup d'individus sont censés posséder des pouvoirs spéciaux, d'origine surnaturelle. Bien entendu, le surnaturel a beaucoup plus d'extension chez les Micmacs que chez nous. En fait, tout talent peu commun est plus ou moins surnaturel. C'est un "don," un "don de Dieu," quelquefois aussi un don conféré par des personnages surnaturels qui n'ont rien à voir avec le surnaturel chrétien, tels les "pugulatamutc" (sorte de lutins indigènes) et les "megumwesoo" (fées des bois...) Voici comment une femme de Maria a failli devenir une bonne chanteuse:

"I was ten years old. I was hanging clothes on the clothes-line. Suddenly I heard voices with music, singing one of the hymns of the dead. (Partie importante du répertoire de chants d'église micmac.) I was so frightened that I ran home and told the people what happened. The old people said: If you had not told anybody what happened, you would have been a good singer. I would have been a good singer

if I had kept my secret." (Mrs. X.B., Maria.)

Quant aux "megumwesoo," voici ce que nous en dit Noël Condo, le chef de la réserve de Maria: "I always thought they must be like fairies. They could teach songs and bestow power. Whatever they teach you, you do it easy. They are not many now."

Au sujet des "pugulatamutc," il circule bien des légendes qu'il serait un peu long de rapporter ici. Ce sont des nains de guère plus de deux pieds de haut; ils parlent une langue à eux; ils ont de petits canots dans lesquels ils remontent la rivière en chantant. Et justement, j'ai eu la bonne fortune de recueillir une chanson inspirée, dit-on, par le chant de ces "petits diables:"

"Old Etienne Dedam, an old hunter, used to say that once he went at Mount Albert with two other hunters. They left their canoe and the cariboo they had killed a little distance from the place where they were camping for the night. When they got up, they could see that the cariboo had disappeared. And then they heard the Pugulatamutc singing. It was not in Indian, but in Pugulatamutc language. And they made a song out of it, but in Indian:

Tlacadigetj elmigegoeg - Pugulatamutc  
meneointôg

(trad.) A Tracadieche (Carleton) sur la montagne,  
Les Pugulatamutc chantent.

Mentionnons pour finir la croyance aux revenants, "skadegamutc," encore très vivante.

Sans doute, toute ces croyances et cette mythologie sont en voie de disparition: les sorciers perdent leurs pouvoirs, les légendes s'estompent, des éléments mythologiques sont réinterprétés dans un sens nouveau, chrétien ou profane, surtout par les jeunes. Ainsi, pour une petite fille de Maria, "pugulatamutc" signifiait simplement ... "dirty men;" pour d'autres écoliers, c'est le forgeron, parce qu'il fait du bruit. Glooscap le démiurge, dont les exploits forment une partie importante de la mythologie ancienne, n'est plus connu que par des bribes de légende: ceux qui en savent quelque chose hésitent à en parler, parce que la croyance à Glooscap leur paraît contredire la

croyance chrétienne au Créateur. On a même fait du nom du démiurge une sorte de sobriquet: un "glooscap" est un matamore, un fumiste. Mais il reste tout de même que dans une grande mesure le Micmac est encore influencé par ces croyances, qu'il vit dans un univers de mystère ("keskamzit:" "magic good luck," ou "something mysterious") peuplé de toutes sortes de puissances occultes, bonnes ou mauvaises. Il subsiste même encore quelque chose de l'animisme anthropomorphique ancien: je songe par exemple aux réflexions du chef Noël Condo, de Maria, sur les animaux, sur les oiseaux à qui il attribuait une intelligence humaine et ce que nous appellerions la personnalité. Tout cela ne suppose-t-il pas des processus mentaux et des attitudes intellectuelles qu'on ne peut qualifier que de "primitifs?"

L'importance attachée aux rêves nous fournit de nouvelles preuves de cette persistance de la mentalité primitive. Déjà j'ai donné quelques exemples en ce sens; en voici d'autres: à Ristigouche, c'est le chef qui insiste auprès du prêtre pour que celui-ci lui donne l'interprétation d'un rêve; il avait rêvé au Sacré-Coeur de Jésus ... et pourtant il n'a pas la réputation d'être spécialement dévot. Il y a quelques années, un Micmac de Ristigouche confiait au prêtre qu'il avait eu en songe la révélation d'un trésor caché; pour trouver ce trésor, il fallait, disait-il, que le prêtre l'accompagnât, revêtu de l'étole ... (les histoires de trésors cachés sont nombreuses.) Un jeune homme appartenant à une famille d'assimilés disait de ses congénères: "Ils rêvent à quelque chose et ils croient que c'est arrivé." La remarque semble exacte. A Maria, l'été dernier, un homme partit soudain pour servir de guide pour des pêcheurs américains: la veille il avait rêvé précisément qu'il était à la pêche avec des touristes, et c'est ce qui l'avait décidé.

#### IV. VIE MORALE, SOCIALE, RELIGIEUSE

La grande révolution culturelle chez les Micmacs a été l'adoption du catholicisme: depuis au moins deux siècles, tous les Micmacs sans exception sont catholiques. Ceci suppose l'acceptation en bloc des normes et des institutions chrétiennes. En fait, les institutions fondamentales, d'ordre social ou religieux, sont celles du christianisme. Les normes de conduite ouvertement acceptées sont celles de la morale chrétienne. Mais on peut se demander jusqu'à quel degré les structures chrétiennes apparentes sont

intériorisées, jusqu'à quel point les valeurs encadrées par ces normes et ces institutions chrétiennes sont dominantes. On se le demande surtout en constatant certains comportements où semble se manifester non seulement le phénomène banal du décalage entre les normes idéales et les normes statistiques, mais aussi la persistance d'un système de normes et de valeurs étranger au christianisme, et qui pourrait bien être hérité tout droit du passé païen. Ainsi, en d'autres termes, le Micmac, là où sa conduite s'écarte le plus des modèles chrétiens, serait encore un trop bon païen, plutôt qu'un mauvais chrétien.

Evidemment, il ne s'agit ici que d'une hypothèse, et dont il serait téméraire de tenter la démonstration sur la base des seuls faits que nous allons rapporter ici, même avec une analyse beaucoup plus poussée. Je veux simplement faire voir un ensemble de faits qui la suggèrent.

L'état de la morale sexuelle, du mariage et de la famille nous paraît éminemment révélateur à cet égard. La norme chrétienne est bien connue: mariage un et indissoluble, soumis aux lois de l'Eglise, interdiction des relations sexuelles hors-mariage, etc... Or, sur les quelque quarante foyers de Maria, onze au moins comptent des enfants illégitimes: dans huit cas, il s'agit d'enfants d'une des filles de la famille, la fille demeurant avec ses parents sans que ceux-ci n'en éprouvent aucune honte. La maternité hors-mariage n'entraîne aucune réprobation, elle semble plutôt excuser et légitimer les relations sexuelles illicites. Les filles veulent être mères à tout prix; une femme de Maria se plaignait de ce que sa fille, non mariée, était parvenue à l'âge de dix-huit ans... et n'avait pas encore d'enfant!... il faut dire que la fille était fort laide.

A vrai dire, le mariage n'apporte pas beaucoup plus de sécurité à la mère que la maternité hors mariage, à cause de cette absence de réprobation, et parce que au besoin il se trouve toujours quelqu'un pour adopter un enfant; d'autre part, comme on le dira tout-à-l'heure, le mari n'assume qu'une responsabilité assez limitée à l'égard de sa femme et de ses enfants. Au reste, la fille-mère trouve assez facilement à se marier: on confie les enfants à un autre, ou même le mari accepte de les garder.

Ni à Ristigouche ni à Maria, un couple qui n'est pas marié selon les règles de l'Eglise ne serait toléré; mais ceux qui émigrent en dehors, surtout aux Etats-Unis, épousent volontiers des divorcés ou contractent mariage devant le ministre protestant. Il semble que l'on considère les normes religieuses et morales en vigueur sur la Réserve comme sans valeur en dehors. Et à ce sujet, les migrations saisonnières vers le Maine, où l'on va en groupe travailler à la récolte des pommes de terre ou à d'autres tâches analogues, remplissent une fonction de détente, de libération des inhibitions imposées par la vie sur la Réserve. Il est reconnu en effet (voir Wallis, op. cit., p. 281 s.) que les conditions de vie pendant ces périodes comportent une promiscuité et une absence de pratique religieuse que nul ne saurait se permettre sur la Réserve.

Il faut pourtant remarquer l'absence à peu près complète de perversions sexuelles proprement dites: la sexualité est forte, indisciplinée, mais parfaitement saine et naturelle.

Les longues fréquentations sans but précis, à la manière des Blancs, ne sont guère connues. Il y a une règle d'étiquette, substantiellement inchangée depuis les temps les plus anciens, selon laquelle les jeunes hommes et les jeunes filles ne doivent avoir aucun rapport, même de ceux qui seraient considérés comme parfaitement indifférents chez nous, à moins que ce ne soit pour se proposer le mariage ... ou l'équivalent.

Les responsabilités assumées par le mari à l'égard de sa femme et de ses enfants sont réduites au minimum. Ainsi la femme se procure ordinairement ses propres vêtements par son travail; les enfants eux-mêmes, dès qu'ils gagnent quelque argent -- par exemple à la récolte des pommes de terre -- en ont la libre disposition et se procurent leurs propres vêtements. Les parents ne se reconnaissent aucun droit sur l'argent gagné par leurs enfants. Ainsi, j'ai vu une mère insister auprès du curé de Maria, chez qui était déposé l'argent de sa petite fille, pour qu'il lui envoie les quelque dix dollars qu'elle possédait: l'enfant les réclamait, de son pensionnat, pour s'acheter des friandises; et la mère d'insister qu'elle n'avait pas le droit de refuser, même si cet argent devait être gaspillé.

Les responsabilités par rapport à l'éducation ne sont pas moins réduites. L'enfant est laissé aussi libre que possible; on répugne à le contraindre, encore plus à le punir: il est censé irresponsable. Les parents n'ont pas non plus grand'chose à dire dans le mariage de leurs enfants.

Quand une famille compte trop de bouches à nourrir, on confiera l'un ou l'autre des enfants à des parents ou à des amis; les orphelins évidemment sont toujours adoptés par une famille du groupe; un veuf de Maria a donné les enfants de sa première femme en adoption quand il s'est remarié.

La famille forme donc une unité assez lâche, de structure peu rigide, un groupement où chacun garde une grande part de liberté et d'indépendance. Elle est ouverte sur le groupe; on y entre et on en sort facilement, et l'on pourrait peut-être dire que le sentiment d'identification à la communauté prime celui d'appartenance à la famille. Les enfants sont un peu à tout le monde; un célibataire me parlait de "nos enfants".... Certains individus isolés ont autant de foyers qu'il y a de maisons dans la Réserve.

Ainsi, tout se passe comme si la préoccupation primordiale était d'assurer le maximum de liberté et d'indépendance à l'individu. En fait, le désir de liberté et d'indépendance se manifeste si fréquemment et sous tant de formes diverses, on le trouve à l'origine de tant de comportements, qu'il paraît bien être un facteur essentiel d'intégration. Mais je dois d'abord préciser son contenu: il s'agit avant tout de "vivre et laisser vivre," de ne pas s'imposer de contraintes inutiles, de ne pas se compromettre, de ne pas se faire d'ennemis, pour être en retour laissé en paix. Déjà au XVIIe siècle Le Clercq\* essayait de rendre compte de l'intégration de la culture des Micmacs par ce principe psychologique: leur facilité à se consoler après un deuil, la facilité du divorce, etc... tout leur comportement, expliquait-il, étaient en fonction de ce principe qu'il ne faut pas se donner de peine inutilement:

\* Le Clercq, Chrétien: Nouvelle Relation de la Gaspésie ... éditée par William F. Ganong, Toronto, Champlain Society, 1910.

"Ils aiment naturellement leur repos, éloignant d'eux, autant qu'ils peuvent, tous les sujets de chagrin qui le pourraient troubler: d'où vient qu'ils ne contredisent jamais à personne, et qu'ils laissent agir chacun selon sa volonté; jusque-là même, que les pères et mères n'osent point corriger leurs enfants, et les souffrent dans leurs désordres, de peur de les chagrinier en les châtiant. Jamais ils ne se querellent ni ne se fâchent entre eux, non pas à cause de l'inclination qu'ils ont à pratiquer la vertu, mais pour leur propre satisfaction, et dans la crainte, comme nous venons de dire, de troubler leur repos dont ils sont tout-à-fait idolâtres." (p. 406).

Tout ceci correspond exactement à nos observations sur les Micmacs actuels. Il ne me semble pas exagéré de dire que tout le système de valeurs sur lequel repose notre conception du progrès, l'estime que nous avons des individus ou des groupes entreprenants, "progressifs," de l'homme d'affaires, du travailleur acharné ... est rejeté en bloc par le Micmac. Le travail n'est pas pour lui une valeur; l'argent non plus, du moins la richesse; le confort non plus, ni même la sécurité, quand il faut se l'assurer au prix d'efforts persévérandts. Sans doute, si on lui suggère que le succès en affaires, le confort, le progrès, sont de véritables valeurs, il s'empressera d'acquiescer ... pour vous faire plaisir, et ne pas passer pour "sauvage;" mais il ne faut pas s'attendre à ce qu'il change sa conduite en conséquence. Si un changement est imposé de l'extérieur, il le subira, pour ne pas troubler son repos, mais il ne modifiera pas pour autant ses jugements de valeur.

Les quelques individus de Ristigouche et de Maria qui ont acquis par la méthode non indienne du travail persévérandt et de l'économie une certaine supériorité économique, et partant la considération des Blancs des alentours, n'ont guère de prestige et d'influence sur leurs congénères; on ne les aime pas, et ils en souffrent. On les qualifie de "bad," de "crooked." Comme le dit très justement Wallis (op. cit., p. 307) le caractère Micmac idéal est décrit comme geolikwaniskik, "one who likes everybody and everything." Ceci correspond fort bien avec ces déclarations de Noël Condo de Maria:

"We must manage to be right with everybody. I could do nothing if I had no friends. Me, I like everybody ... we must manage to do right, because if you don't, you have no friends and you make a bad show. Because lots of friends is just as good as lots of money ..."

A Maria, l'individu le plus estimé, le plus aimé, en somme le mieux ajusté au groupe, est sans aucun doute Old Dan. Ce vieillard inoffensif, un peu simple d'esprit, a subi stoïquement de grandes épreuves: il a été abandonné par sa femme, puis par ses enfants; il est resté seul, pauvre, incapable de gagner sa vie à cause de sa santé chétive et de son âge. Bien loin d'être aigri et de se plaindre, il est toujours de bonne humeur; jamais il ne se fâche, et il prend avec bonhomie des taquineries que d'autres regarderaient comme de graves injures. Toutes les maisons lui sont ouvertes, et on regarde comme un honneur de lui donner l'hospitalité. Le premier panier de "coques" de la saison est pour lui. Ce fut une consternation générale dans la Réserve quand il tomba malade, pendant mon séjour. Jeunes et vieux, enfants même, venaient le visiter dans sa cabane, le visage grave. Chacun s'offrait à rendre service; les femmes lui envoyoyaient des petits plats, les jeunes hommes entretenaient le feu...

Voilà donc un individu qui n'a jamais rendu aucun service appréciable à la communauté, qui au contraire en dépend entièrement, et qui est estimé et aimé de tout le monde: ne serait-ce pas justement parce qu'il ne peut ni ne veut faire de mal à personne, parce que ses ambitions personnelles ne peuvent entrer en conflit avec les intérêts de qui que ce soit? Ce n'est pas en faisant des largesses que l'on peut conquérir l'estime et l'amitié des Micmacs, c'est en acceptant de bonne grâce les services et les cadeaux qu'ils offrent, en se mettant en leur dépendance, car alors il est bien manifeste qu'on ne peut leur en vouloir, qu'on est inoffensif ... De plus, cette attitude les flatte, tandis que celui qui prend des allures de protection s'attire la jalouse et la suspicion. Pour ma part en tous cas, j'ai senti que j'étais vraiment accepté le jour où j'ai agréé et même demandé de menus services, plutôt que d'en offrir.

D'autres comportements que nous n'avons pas eu l'occasion de signaler jusqu'ici semblent aussi être en dépendance du même principe psychologique. Ainsi il

arrive qu'un jeune couple soit forcé de demeurer pendant un certain temps chez l'un ou l'autre des beaux-parents, en attendant de posséder sa propre maison; dans ce cas, tout en demeurant sous le même toit, les deux familles ne se mêlent pas: on partage les pièces, parfois en faisant une cloison, on fait même table à part, tout ceci pour éviter des froissements et des disputes. A Ristigouche, les deux clubs de baseball préfèrent jouer contre les Blancs plutôt qu'entre eux, pour que la rivalité ne dégénère pas en dispute.

D'autres principes psychologiques mentionnés par les auteurs anciens, et qui ne sont pas sans relations avec celui de la recherche de la tranquilité, peuvent encore se déceler dans le comportement des Micmacs actuels: principe de non-manifestation de la douleur, (le sage n'étant pas censé s'attacher à quoi que ce soit, pour ne pas éprouver trop de peine s'il vient à en être privé) -- préférence donnée aux manières détournées, diplomatiques, sur les voies directes et violentes ... Quant à l'attachement au point d'honneur, également mentionné chez les anciens auteurs, et qui est encore aujourd'hui fort vivace, il semble être non pas une application du principe de la recherche de la tranquilité, mais plutôt sa contre-partie, stimulant à l'action tandis que la recherche de la tranquilité joue plutôt un rôle régulateur. Ainsi se trouve assuré l'équilibre entre les forces d'inertie et de conservation d'une part, et les forces d'action et de changement d'autre part.

Je répète en concluant que je ne prétends rien démontrer en tout ceci; seulement les faits exposés me paraissent justifier certaines hypothèses qu'on aurait sans doute intérêt à essayer de contrôler, non seulement par des observations plus nombreuses et plus précises des comportements, mais par l'emploi de méthodes et de techniques qui permettraient un contact plus direct avec le psychisme des individus: tests de personnalité par exemple.

Cette étude psychologique directe s'avère d'autant plus nécessaire que, placés dans une situation d'acculturation intensive, intégrés à un système d'institutions économiques, politiques, sociales, qui n'est pas le leur, les Micmacs, comme sans doute tous les autres Indiens, sont privés de leurs moyens d'expression normaux. Obligés de se conformer aux normes imposées, il s'ensuit que beaucoup de leurs comportements seront artificiels, que souvent leurs attitudes déclarées ne

correspondront pas à leurs convictions intimes. N'est-ce pas ce que cherchait à exprimer cet Indien qui disait: "Quand nous parlons anglais, nous ne disons que des mensonges?"

Sans doute, à force de "mentir," de jouer son personnage, l'Indien finira par croire sincèrement à ce qu'il exprime, par prendre la personnalité qu'il s'efforce de revêtir; ce sera alors qu'on pourra dire que sa culture propre est bel et bien disparue. En attendant, elle subsiste au moins dans ses éléments les plus intimes, bien que refoulée de plus en plus. Et il faudra bien que l'on en tienne compte si l'on veut agir efficacement et sagement sur cette culture et ceux qui en vivent, et dans le respect de la justice.

Scolasticat des Capucins,  
Ottawa, Ontario.